

## Anthropologie et Sociétés



**Pierre LEMONNIER, *Le sabbat des lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée*. Paris, Stock, 2006, 309 p., bibliogr., index.**

Joël Noret

Volume 30, numéro 2, 2006

Mise en public de la culture  
Public Culture  
Divulgación de la cultura

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014134ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014134ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Noret, J. (2006). Compte rendu de [Pierre LEMONNIER, *Le sabbat des lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée*. Paris, Stock, 2006, 309 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 30(2), 260–262. <https://doi.org/10.7202/014134ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ses propres plages, celles qu'il a rencontrées principalement dans les différentes bibliothèques et archives qu'il a parcourues incessamment pendant 50 ans, mais également celles qu'il a traversées sur le terrain. Il nous porte, comme l'ont fait Geertz et Kilani, pour ne nommer qu'eux, à réfléchir sur ces plages que nous sommes amenés à franchir en tant qu'anthropologues, historiens, chercheurs, professeurs, écrivains et citoyens.

À partir de son expérience, Denning rend compte également des transformations qui ont eu lieu au cours du XX<sup>e</sup> dans la manière de comprendre le passé et de le traduire par écrit, nous amenant, à la suite de Foucault, Ricœur ou Wittgenstein, à questionner le processus d'écriture ethnographique et historique en mettant en lumière la traduction culturelle qu'ils impliquent, ainsi que les rapports de pouvoir qui les encadrent.

Dans cet ouvrage, Denning mentionne que le passé des Îles Marquises n'est pas seulement appréhendable à travers les documents écrits dispersés çà et là dans les archives de nombreux musées et bibliothèques, mais est aussi inscrit et transmis dans la culture des gens qui habitent ce territoire. L'histoire se dévoile ainsi à travers les paroles, les gestes, les tatouages, les chants, les danses qui incorporent à la fois passé, présent et futur. « Historians never observe the past. They only observe the past transcribed, textualised, in some way (p. 50) ».

Enfin, je ne saurais passer sous silence l'esthétisme de cet ouvrage. La structure du récit que nous offre ici Greg Denning comporte certaines similitudes avec la manière océanienne de raconter l'« histoire ». D'une manière non linéaire et ponctuée de réflexions personnelles, il nous relate le parcours de ces voyageurs occidentaux (Gauguin, Melville, Robarts, Kabris et Crook) et polynésiens qui, à l'instar des héros qui peuplent les mythologies du Pacifique, du Détroit de Torres jusqu'à Hawaï, marquèrent l'histoire, les sociétés ainsi que le paysage de l'Océanie. Ainsi, la traversée des plages ne laisse rien ni personne inchangé.

Annick Thomassin ([annick.thomassin@mail.mcgill.ca](mailto:annick.thomassin@mail.mcgill.ca))  
 Département d'anthropologie  
 Université McGill  
 886, rue de l'Église  
 Verdun (Québec) H4G 2N2  
 Canada

---

**Pierre LEMONNIER, *Le sabbat des lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée*. Paris, Stock, 2006, 309 p., bibliogr., index.**

Il n'est pas aisé de rendre compte brièvement d'un ouvrage aussi riche et fourmillant que celui de Pierre Lemonnier. Enthousiaste, l'auteur livre un travail passionnant, dont il faut souligner la qualité de l'écriture, personnelle, à travers laquelle l'auteur, souvent drôle et parfois touchant, ni ne s'efface artificiellement ni ne verse dans une « égologie » postmoderne, rappelant seulement à intervalles réguliers qu'il n'est pas d'anthropologie sans ethnographe. Reposant sur une enquête de longue haleine en pays ankave (population qui habite la haute vallée de la Suowi), l'ouvrage porte d'abord sur le système de pensée de ce groupe anga. Cela n'empêche pas Lemonnier de tenir aussi, à plusieurs endroits, un vrai propos d'anthropologie générale : à partir du cas ankave, ce sont des propositions théoriques sur les rites

funéraires, sur les rapports entre technique et rituel, sur la globalisation, notamment, qui sont discutées ; ce sont aussi des approches comme celles de la psychanalyse, de l'anthropologie psychanalytique, ou des sciences cognitives qui sont remises en question.

Les premiers chapitres sont consacrés à une présentation générale fournie de la société ankave, décrivant, souvent à partir de situations concrètes, les activités quotidiennes, un mode de vie souvent caractérisé par la dispersion des « familles conjugales » au quotidien, et finalement les conflits qui parcourent cette société du « chacun chez soi » où les seuls événements rassemblant plusieurs dizaines de personnes sont les dons rotatifs, à intervalles réguliers, de certaines nourritures, mais aussi et surtout les rites funéraires et, plus rarement, les initiations masculines. Dès les premières pages de l'ouvrage, il est aussi question d'esprits cannibales, les *ombo'*, amateurs de chairs putréfiées, qui sont au cœur des explications que les Ankave donnent de leurs maux.

Lemonnier montre également comment vont de pair, en pays ankave, précarité de la vie et présence massive de la mort, et il consacre quelques longs chapitres fouillés au deuil et aux rites funéraires. Très justement, il inscrit son interprétation du deuil dans une conception du phénomène (d'inspiration ouvertement hertzienne) le comprenant comme une transformation de la relation au défunt, à la fois par un « travail mental » et par une série de pratiques conventionnelles (rituelles ou non). Il complète ses analyses en montrant en quoi cette transformation de la relation au défunt passe par le fait de lui « donner de soi », une interprétation inspirée des travaux du psychanalyste J. Allouch et ici étayée par différentes données ethnographiques.

Mais une fois un cadavre abandonné dans la tombe, il se trouve nécessairement « livré aux *ombo'* » (p. 196). Ces « créatures composites » (p. 91) agissant surtout la nuit se réunissent au fond des bois pour des sabbats au cours desquels elles prennent toutes leur forme humaine et consomment les chairs putréfiées de cadavres ou d'hommes victimes de leurs attaques (tantôt arbitraires, tantôt provoquées par le non-respect des règles de partage égalitaire qui régissent la société ankave), que l'on retrouve alors morts en forêt ou que l'on voit dépérir jusqu'à la mort, à moins qu'un chaman ne parvienne à enrayer le processus.

En fait, l'identité des *ombo'* est profondément incertaine et ambiguë. Ils sont méchants, mais c'est d'eux cependant que les hommes tiennent les tambours et les chants grâce auxquels ils chassent les esprits des morts récents au cours des rites de clôture de deuil. Ils sont pris dans différents réseaux d'associations métaphoriques, mais celles-ci ne sont jamais poursuivies jusqu'au bout. Rappelant les hommes tout en s'en différenciant, associés aux esprits des défunts par certains aspects et certains récits mythiques sans pouvoir y être superposés, les *ombo'* entretiennent surtout, dans d'autres mythes, « une pesante affinité » (p. 328) avec les parents maternels, auprès desquels il reste toujours, dans cette société patrilinéaire, une dette ancrée dans le rôle essentiel que les femmes jouent pour les lignages de leurs maris. Car de là découlent aussi des revendications régulières des oncles maternels et de leurs descendants, qui engendrent facilement à leur égard un sentiment de persécution. C'est en faisant ainsi appel à l'anthropologie structurale et à l'anthropologie psychanalytique que Lemonnier clôt sa longue discussion sur l'identité des *ombo'*.

L'argumentaire est souvent bien mené, mais, pour formuler rapidement une légère réserve, peu sensible au phénomène que Bourdieu a cherché à cerner avec la notion de « logique pratique » ou de « sens pratique », à savoir l'imparfaite systématité ou la cohérence seulement partielle des systèmes de pensée. Or, les différents mythes et opinions de ses informateurs qu'évoque Lemonnier ne sont pas toujours pleinement cohérents entre eux : on

souligne par exemple tantôt l'irréductible méchanceté des *ombo'*, mais on rappelle aussi qu'ils « n'attaquent pas pour rien », on dit parfois qu'ils existent de toute éternité en nombre fini, mais à d'autres moments on évoque leur mode de reproduction. Et Lemonnier cherche parfois à parfaire la cohérence du système d'une façon qui peut paraître audacieuse, comme lorsqu'il envisage un processus de métempsychose pour comprendre la régénération des *ombo'*, métempsychose qui n'est pourtant « pas pensée comme telle » (p. 350). Ou lorsque, sans étayer clairement ces points, il attribue un caractère « attracteur » aux masques utilisés lors des cérémonies de clôture de deuil et un caractère psychopompe aux tambours joués à cette occasion, alors que les Ankave ne précisent rien de cela, se contentant de dire qu'ils ne savent pas où vont leurs morts à l'issue de cette cérémonie.

Enfin, le dernier chapitre s'ouvre sur le débat entre l'histoire et les sciences cognitives, à propos des similarités que présentent les rassemblements des *ombo'* avec les sabbats des sorcières européennes des temps modernes, c'est-à-dire à propos des convergences fortes que présentent des représentations sociales historiquement indépendantes. Lemonnier souligne les difficultés posées par de tels phénomènes plutôt qu'il n'en construit une nouvelle interprétation systématique. Et c'est finalement, sans surprise, sur les rapports d'affinité entre enracinement des habitudes de pensée et redondance de l'expérience des *ombo'*, présents en creux dans bien des activités quotidiennes, que se conclut ce très bon ouvrage d'anthropologie.

Joël Noret (jnoret@ulb.ac.be)  
Fonds national de la recherche scientifique  
Centre d'Anthropologie Culturelle  
Institut de Sociologie  
Université libre de Bruxelles  
44 Avenue Jeanne  
B-1050 Bruxelles  
Belgique

---

**Roger D. ABRAHAMS, *Everyday Life. A Poetics of Vernacular Practices*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, 286 p., fig., bibliogr., index.**

À la lecture du titre de son ouvrage, on peut se demander ce que Roger D. Abrahams entend exactement par l'expression « poétique des pratiques vernaculaires ». Et il s'explique bien vite : « Perhaps I mean a poeticizing of everyday practices, looking at vernacular culture as animated by our making and doing things with style » (p. 1). Le projet de l'auteur est donc d'étudier diverses manières qu'ont les gens de signifier leur appartenance culturelle, à travers autant d'occasions : rencontres imprévisibles, conversations, manifestations, spectacles, parades, festivals, rituels, etc. Ces réunions plus ou moins organisées sont étudiées sous l'optique du jeu ; au cours de celles-ci sont mises au jour et négociées des questions identitaires aux plans individuel et social. Or, selon l'auteur, sans la présence de bonne volonté (*goodwill*) chez les joueurs, la friction engendrée par les rencontres pourrait échauffer les esprits et faire exploser les tensions au lieu de les résoudre – momentanément.

Pour mener à bien son projet, Abrahams emploie une approche double, ethnométhodologique et structuraliste. Ainsi, la description et l'analyse (selon les approches situationnelle et cadrée) de certaines pratiques fournit l'occasion de les distinguer entre elles dans un schème général allant du plus simple (le croisement de deux individus) au plus complexe (la vie dans